



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

L'expulsion de la Compagnie de Jésus : l'événement-traumatisme déclencheur de la réflexion indépendantiste du jésuite péruvien Viscardo y Guzmán (1748-1798)

Nicolas De Ribas, Université d'Artois

En 1750, dans une structure sociale caractéristique du Pérou colonial telle que celle du village de Pampacolca¹, on peut dire que Juan Pablo Viscardo y Guzmán a grandi dans des conditions privilégiées. Dans une société coloniale structurée de façon stricte selon l'origine ethnique, Viscardo et sa famille appartenaient au groupe qui occupait le sommet de la pyramide politique : celui des Espagnols. Ce terme désignait alors la population blanche, composée de Blancs venus d'Espagne et de ceux qui étaient nés et qui vivaient sur le sol américain, les Créoles.

Cette destinée donna à Viscardo des possibilités auxquelles il n'aurait pas eu accès s'il était né dans un des autres groupes ethniques qui constituaient la société de l'Intendance² d'Arequipa la Blanche. Cependant, ces mêmes possibilités étaient limitées à cause d'autres discriminations qui se superposaient au statut ethnique : les Américains étaient des individus de second ordre dans leur propre pays. La préférence retombait sur des hommes d'outre-mer. Bien que tous deux rejetons du peuple conquérant, l'Européen et le Créole ne s'aimaient point. L'Européen s'estimait supérieur au Créole du fait même qu'il arrivait d'Europe. Le Créole affirmait bien haut sa filiation avec les conquistadors, donc sa supériorité sur l'Européen, dernier arrivé au pays que ses ancêtres avaient conquis. Le Blanc, natif d'Europe, qui venait au Pérou, soit pour y remplir un emploi administratif, soit pour y exercer un commerce, s'appelait aussi *Chapetón* ou *Gachupín*³. C'était « l'Espagnol d'Espagne », par opposition au Créole, descendant des premiers Espagnols de la Conquête et des débuts de la

¹ Tovar Acosta, Adalberto, « La Provincia de Castilla y el panorama turístico », Arequipa, *Revista Castilla*, n° 1, 2007, p. 13. Pampacolca, avant la Conquête, s'appela successivement Bamba-Collca, Bamba-Colque puis Bambacorca : « grenier à pommes de terre ou plaine argentée ».

² Barriga, Víctor M., *Documentos para la historia de Arequipa*, Arequipa, 1982. Ce village, situé à 2950 mètres d'altitude, fut construit en 1592 en suivant le modèle urbain d'Arequipa : 14 rues transversales et 9 rues longitudinales qui formaient une croix.

³ Le premier terme était surtout utilisé au Pérou alors que le second correspondait à la Nouvelle Espagne.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

colonisation, lequel, vivant au Pérou depuis plusieurs générations, se disait fièrement « Espagnol d'Amérique ».

Né du mariage légitime de deux « Espagnols américains », dûment baptisé et confirmé, élevé dans une famille de bonne moralité, puis éduqué selon les canons les plus rigides du collège jésuite du Cuzco, Juan Pablo Viscardo, comme la plupart des enfants de sa condition, a passé son enfance très normalement. Il s'agissait, bien sûr, de la normalité caractéristique de l'Intendance d'Arequipa⁴, étroitement régie par la religion catholique dans ses mœurs, par la scolastique dans sa vie intellectuelle et par la loyauté envers son roi dans son expression politique. Telle était, à l'époque, l'image que pouvait donner la région d'Arequipa aux yeux d'un voyageur non averti, d'un visiteur de passage ou d'un enfant qui, de même que Viscardo à cet âge, aurait été élevé en accord avec les canons établis. L'autre Arequipa, celle des conflits permanents entre les secteurs de pouvoir, celle des tensions générées par les contradictions d'une société coloniale structurée sur la base de l'exclusion raciale, ne fut dévoilée à Juan Pablo que quelques années plus tard, au moment de sa « puberté intellectuelle ».

Mais c'est surtout à partir de 1767 que Viscardo prend conscience de l'iniquité de la Couronne espagnole et de sa gestion impériale. En avril 1767, Charles III d'Espagne expulse les Jésuites de ses royaumes avec des consignes d'exécution qui témoignèrent de la haine du roi à leur endroit⁵ : « Si, après l'embarquement, ordonne-t-il, il existait encore un seul Jésuite, même malade ou moribond, vous serez puni de mort. Moi, le Roi »⁶. Le pouvoir jésuite allait certes tomber, mais de nombreux membres de la Compagnie de Jésus, tel Viscardo, allaient faire preuve depuis l'exil involontaire d'une belle combativité qui aura des conséquences fâcheuses pour la Couronne espagnole.

⁴ Morazzini de Pérez Enciso, Gisela, *La intendencia en España y América*, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 1966.

⁵ Moïse, Bernard, *L'Espagne baisse de puissance en Amérique du Sud, 1730-1806*, Californie, Berkeley, 1919, pp. 104-106.

⁶ Woodrow, Alain, *Les Jésuites, Histoire de pouvoirs*, Paris, Editions Jean-Claude Lattès, 1990, p. 93.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

Grâce à Miguel Batllori⁷ et Merle E. Simmons⁸, on connaît quasiment l'intégralité des œuvres de Viscardo qui sont réparties en quatre domaines : personnel, militaire, économique et philosophique. S'il est nécessaire de consacrer cette étude sur le traumatisme personnel de Viscardo dans un éventail diversifié de manuscrits, c'est parce qu'un tel travail peut permettre une nouvelle approche de son œuvre révolutionnaire et une nouvelle réception de ses missives adressées à ses complices britanniques qu'il va rencontrer en Toscane puis à Londres.

Se sentir exilé c'est sentir le sol originaire se dérober. Viscardo, en tant que sujet déraciné, n'a alors aucune identité, aucune fixité, et n'a d'existence qu'à condition d'exercer perpétuellement l'opération de remémoration. Cette nouvelle machinerie mentale, qui repose sur le vide et les souvenirs, devient tellement puissante qu'il peut parfois sembler que seul existe l'univers mental qu'elle crée. Mais l'absence de la patrie ne se vit pas uniquement sur la modalité négative de l'angoisse et de la mélancolie qui referment le sujet sur lui-même. L'exil traumatique dévoile en effet l'existence d'autres sentiments qui correspondent à une autre manière de vivre, positive cette fois. L'être, comme ouverture au monde et agent de sa propre transformation, va se révéler. Nous verrons que chez Viscardo, le psychotraumatisme de l'exil synthétise ces deux stades. En ce sens, le vrai sentiment de l'exil intègre d'abord l'angoisse qui implique de ne se sentir nulle part en une demeure permanente puis la volonté de ne jamais interrompre le combat pour les autres, pour lui, pour l'émancipation américaine. Les souvenirs vont se ruer au seuil de la mémoire : ils se présentent alors isolément, ou en grappes, selon des rapports complexes tenant aux thèmes ou aux circonstances, ou en séquences plus ou moins favorables à la mise en récit.

Nul repos possible malgré une condamnation à l'ostracisme. L'exil de Viscardo est incontestablement un exil redoublé, sachant que l'exilé blessé n'est jamais chez lui et, tel Ulysse, celui-ci garde la nostalgie de l'habitation originaire que l'écriture va permettre de faire resurgir. C'est ainsi que le créole d'Arequipa, tout au long de son expatriation, va

⁷ Batllori, Miguel, *El Abate Viscardo : historia y mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica*, Caracas, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, 1953. Nous abrègerons M. B.

⁸ Simmons, Merle E., *Los escritos de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, Instituto de Investigaciones Históricas, 1983. Nous abrègerons M. E. S. Cette édition reproduit la plupart des documents écrits en français composant les archives originales de Juan Pablo Viscardo, qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Société Historique de New York.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

essayer de sortir de sa condition de déraciné, essentiellement par sa relation avec autrui et par l'élaboration de ses desseins émancipateurs. Il analyse alors le despotisme bourbonien qui se transforme en un élément de premier ordre dans son processus de rupture avec l'Espagne, et par là-même en un indicateur de la portée de son combat pour la liberté. Peut-être les polarités de l'exil et de ses blessures sont-elles la marque de l'opiniâtreté du jésuite et le point de départ de son projet de libération des territoires coloniaux ?

I. Le périple transatlantique de Viscardo

Il est évident que, dans chaque manuscrit, le voyage est au centre du traumatisme. La figure géométrique d'une équerre se profile alors, et se décrit dans l'espace physique pour raconter l'étendue de la destinée de Viscardo. « L'équerre viscardienne », formée par une verticale et interrompue brusquement par une horizontale qui se prolonge, disparaît peu à peu dans un lieu clos : le Vieux Continent. Il est alors facile de distinguer, à travers les écrits du créole péruvien, de quelle manière les affres de l'Histoire se greffent à l'intérieur du processus réflexif, y compris en ce qui concerne la constitution de son projet.

A la lecture de nombreux ouvrages sur l'expulsion des Jésuites, l'impression qui domine en ce qui concerne les chiffres, reste celle d'un chiffre mythique de 5 000 expulsés pour l'ensemble de la Couronne espagnole, dont 2746⁹ d'entre eux originaires d'Amérique. Les livres, plus ou moins récents, avancent donc un chiffre trop global pour que l'on puisse avoir une représentation fidèle de cette migration originale et une évolution idéologique des Jésuites au cas par cas.

En ce qui concerne Viscardo, le 7 septembre 1767, à sept heures du soir, le corregidor du Cuzco se présenta au Collège avec un grand nombre de soldats¹⁰. Il convoqua alors toute la communauté dans le réfectoire, et lut aux jésuites le décret d'expulsion qui fut appliqué aussitôt. Les jésuites sortirent en procession entourés d'une petite foule d'élèves et de parents qui les accompagnait en pleurant. Les membres de l'ordre ignatien ne furent autorisés à partir,

⁹ Dans son manifeste révolutionnaire intitulé *Lettre aux Espagnols américains* de 1791, Viscardo parle de 5000 jésuites américains expulsés. Des chiffres plus modérés sont donnés par l'historiographie moderne.

¹⁰ De Luna Pizarro, Javier, *Vida y obra del primer precursor de la Independencia peruana e hispano-americana, Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Lima, 1975, p. 101.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

pour ainsi dire, qu'avec les habits qu'ils avaient sur eux. Les soldats surveillèrent la scène de loin et chacun n'emporta que son bréviaire, son crucifix, et quelques livres ou souvenirs personnels. On pourrait même ajouter à ce spectacle la perte des murs, des odeurs et des paysages. Toutes ces choses ou êtres humains que l'on doit abandonner dans le cas d'une séparation forcée et tragique. L'épithète « tragique » renferme en elle l'idée d'un montage reposant sur les conditions suivantes : une sanction inéluctable, l'inutilité d'un acte définitif et une certaine notion de « destinée ».

Un récit anonyme¹¹ d'un jésuite chilien, qui voyagea avec Viscardo, affirme que le 15 mars 1768 le navire chilien *Santa Bárbara* leva l'ancre avec cent-soixante prisonniers, dont Juan Pablo et son frère de sang et de religion, Joseph Anselmo. Commença alors l'aventure de l'exil traumatique et les vicissitudes d'un voyage qui dura cinq mois et quinze jours pour parcourir plus de 22 000 kilomètres. Avec l'ordre de ne pas toucher terre, les différents bateaux affrétés se dirigèrent directement vers l'Espagne, et plus précisément vers la ville de Cadix, via le Cap Horn.

Un voyage inhumain pour des hommes qui n'avaient pas été jugés par les tribunaux, et qui ne connaissaient guère les fondements de leur expulsion. On estime logiquement que les sentiments anti-espagnols durent se structurer durant le périple. L'historien Vargas Ugarte écrit à ce propos : « il n'est pas surprenant de voir qu'à partir de ce moment commence à surgir l'idée que toute autorité perd ses privilèges lorsque l'on piétine les droits de l'homme »¹².

Le 29 août 1768, à peine arrivés en Espagne, qui était rappelons-le à l'origine de cette « terreur déracinante », certains jésuites furent jetés en prison, bientôt rembarqués pour la Corse où se trouvaient depuis des mois les jésuites espagnols. Viscardo fait référence ainsi à son interminable périple à bord d'un bateau suédois : « après avoir embarqué dans le port de Santa Maria le 16 mars à bord de la frégate suédoise appelée la Christina Margarita, nous

¹¹ Marzal S. J., « Viscardo y el americanismo del exilio jesuítico », in *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798) – El hombre y su tiempo II*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999, p. 12. p. 130.

¹² Vargas Ugarte, Rubén, *La Carta a los españoles americanos de Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Lima, Edit. CIMP, 1954, p. 12.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

sommes arrivés le 6 du mois courant dans le port de la Spezia »¹³ (*Lettre du 8 avril 1769*). Il arrive alors dans ce port de Ligurie le 6 avril 1769¹⁴ où il attend la confirmation en bonne et due forme de sa sécularisation qui sera effective quelques jours plus tard.

Les jésuites furent conduits contraints et forcés vers les Etats Pontificaux où ils purent poursuivre leur apostolat jusqu'en 1773, date à laquelle le pape supprima la Compagnie. En attendant, les novices furent renvoyés, les religieux qui n'avaient prononcé que les premiers vœux devaient, dans un délai d'un an, choisir une autre profession, les ordonnés *in sacris* devaient choisir un ordre ou un institut religieux, ou intégrer le clergé séculier sous la direction des évêques.

II. L'épreuve du déracinement

La quasi-totalité des jésuites vécurent alors tant bien que mal ou plutôt attendirent la mort, dispersés en petites communautés libres, vouées à la prière et à l'étude. La mort, voilà un mot qui se décline tout au long du traumatisme jésuitique. Il est vrai que les différentes actions des jésuites qui se réunissent dans la synthèse d'une équerre, se prolongent dans l'enfermement continental, et s'achèvent avec la mort de ces déracinés. Viscardo écrit à ce propos :

« La mort a déjà délivré des misères, chagrins et impitoyable persécution, qui les ont accompagnés jusqu'au tombeau ; les autres languissent encore des jours malheureux et sont une nouvelle preuve vivante et incontestable du cruel caractère, qu'on a tant de fois reproché à la Nation espagnole, quoique réellement ce reproche ne soit dû qu'au despotisme de son gouvernement. »¹⁵
(*La Lettre aux Espagnols américains*, 1791)

Dans sa lettre, le champ lexical de la mort et le ton tragique de l'extrait suscitent une émotion qui naît de la conviction intime selon laquelle le destin s'acharne sur les Jésuites, voués au désespoir et au néant.

¹³ M. B., p. 153.

¹⁴ De Luna Pizarro, Javier, *op. cit.*, p. 107.

¹⁵ M. E. S., p. 369.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

La présence nouvelle et durable de plusieurs milliers de personnes provoqua une transformation du paysage religieux de la botte. Plus encore, la communauté jésuite, qui se créa avec le déracinement et se renforça avec l'ultime épisode de 1773, fut obligée de composer avec le milieu d'accueil. Cela ne se fit pas du jour du lendemain : les capacités d'adaptation et la tolérance à la souffrance, dont on dote généralement les Jésuites, ne sont que le reflet d'une revanche à prendre plus sur les autres que sur soi-même.

Les déracinements des membres de l'ordre ignatien occasionnèrent des traumatismes et furent déclencheurs de manifestations psychologiques. Si l'on s'accorde généralement à reconnaître que l'insertion des Jésuites fut rapide, peu d'études ont été faites à ce sujet, et on oublie trop souvent qu'elle s'accompagna de troubles parfois sérieux. A cela vint s'ajouter dans chaque ville la hausse des prix concernant la nourriture et les vêtements, sans oublier celle les loyers. Viscardo quitta d'ailleurs la cité de Gênes pour cette raison. La vieillesse et la maladie vinrent couronner leur infortune: « Accablés sommes-nous par la pauvreté engendrée par les dépenses relatives à ma longue maladie »¹⁶ (*Lettre du 5 décembre 1773*) déclare le jésuite. La détresse fut aussi le fruit d'une très longue période de dénigrement et de tensions passionnelles avec les autorités espagnoles qui entravèrent le retour au pays.

Ce déracinement provoqua dans l'immédiat une perte des repères matériels et affectifs. Le collègue, la ville, le quartier, la rue, tout ce qui contribuait à fabriquer l'horizon quotidien n'existait plus. Le déracinement, « de loin la plus dangereuse maladie des sociétés humaines », pour reprendre l'expression de Simone Weil¹⁷, est un extrême malheur car l'homme exilé ne possède pas le pouvoir de s'enraciner. L'expulsion ne fut pas une simple migration. Le déracinement et l'exode provoquèrent des lésions morales et des traumatismes affectifs dont on n'a pas toujours évalué l'ampleur. Il alla des lassitudes plus ou moins grandes aux détresses morales et physiques jusqu'aux maladies de tout genre. On s'en doute, ce furent moins les difficultés matérielles qu'affectives qui furent la cause des blessures psychologiques même si les premières inquiétèrent longuement les frères Viscardo : « Anselmo et Juan Pablo Viscardo de Guzmán osent exposer à V. Exc. avec le plus profond

¹⁶ M. B., p. 155. C'est nous qui traduisons.

¹⁷ Weil, Simone, *L'Enracinement. « Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain »*, Paris, Gallimard, 1968, p. 380.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

respect qu'ils se trouvent absolument dépourvus des moyens nécessaires pour se rendre à leur patrie »¹⁸ (*Lettre du 3 octobre 1783* adressée au Secrétaire d'Etat britannique Lord North) écrivent-ils. La réalité des drames et des misères vécus par les exilés vint incontestablement du fait que l'expulsion fut ressentie comme un profond déracinement ou désaxement.

Si le rejet de l'Espagne progresse avec l'idée d'une nation américaine revendicatrice, l'auto-affirmation du jésuite s'ébauche parallèlement. La conquête de l'identité péruvienne, puis américaine, se joue dans l'accomplissement de l'écriture impliquant par ailleurs une mise au point de l'identité nominale et adjectivale de Viscardo.

L'épistolarité fait alors œuvre « auto-nominatrice ». Si l'on peut lire un autoportrait de Viscardo dans ses missives, on ne doit pas oublier qu'il utilise des procédés de séduction vis-à-vis d'un gouvernement à conquérir, celui des Anglais. Le créole d'Arequipa veut rentrer au Pérou, et libérer le Nouveau Monde. Pour cela, il ne recule devant aucune posture ni imposture, pourvu qu'elles soient efficaces. Il est vrai que les écrits de Viscardo connaissent au cours de sa vie toutes sortes de signatures qui reflètent sa double identité : Espagnol de droit et Américain de fait. Il se dénomine alors tour à tour « ex-jésuite espagnol du Pérou »¹⁹ (*Lettre de septembre 1780*), « jésuite américain »²⁰ (*Lettre du 8 avril 1769*) ou encore « ex-jésuite américain »²¹ (*Lettre de juin 1778*). Viscardo n'oublie jamais l'épisode de 1767. L'habit de combat n'occulte jamais l'habit de jésuite.

Viscardo utilise ensuite l'alias de Paolo Rossi, et va s'affranchir en tant que conspirateur, en se créant un « micromonde » de confiance à l'intérieur duquel certains hommes vont être déterminants dans l'ébauche du projet émancipateur. Il choisit une série de pactes, et se lie avec les membres de la classe dirigeante britannique, ardents partisans de l'Indépendance, ou simplement intéressés par les problèmes rencontrés par les ex-jésuites. Ces hommes politiques vont transmettre à leur Roi les souhaits et les demandes de Viscardo, en soulignant souvent leur bien-fondé.

¹⁸ M. B., p. 206.

¹⁹ M. B., p. 168.

²⁰ M. B., p. 153.

²¹ M. B., p. 163.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

En Italie, terre d'accueil des déracinés, Viscardo assiste à la crise finale de l'Ancien Régime en France, et depuis la Toscane il se rend à Londres pour proposer à la Grande-Bretagne son projet d'émancipation du Nouveau Monde. Viscardo, enorgueilli de ses racines créoles, mais conscient de l'existence de conflits internes au sein du continent hispano-américain, sait pertinemment qu'une aide extérieure, en particulier celle de la l'Angleterre, serait un très fort appui dans cette reconquête du Nouveau Monde. Les voyages incessants du jésuite vont lui permettre de comparer les gouvernements toscan, anglais et espagnol. La religion et le patriotisme vont l'accompagner en constituant deux forces éminemment préservatrices. Il a le sentiment patriotique sans affectation. Les commodités des lieux fréquentés l'invitent alors à la réflexion : le « philosophe » que devient Viscardo apparaît en dénonçant le despotisme, et en n'admettant que la raison raisonnée. L'accumulation d'expériences, souvent défaites et toujours recommencées, vont l'aider à construire son projet. Toutefois, le but de ses voyages n'était pas de se forger une culture propre, mais d'aller voir ce qui devait être vu, de se fabriquer une culture universelle. L'important était de pouvoir partager les différences, et de construire un projet de libération de l'Amérique ouvrant le sous-continent sur le monde.

Dans les manuscrits viscardiens, la haine va prendre parfois le dessus au moment de critiquer le despotisme bourbonien et de lui trouver une alternative cohérente. A l'époque de Viscardo, il n'y a pas de séparation de pouvoirs, ils sont tous concentrés dans les mains du Roi ou, par délégation, dans celles de ses ministres qui « bâillonnent » les sujets de l'Empire espagnol. Le jésuite qu'est Viscardo ne peut que s'élever contre le joug tyrannique d'un souverain arbitraire qui vient de l'envoyer en Italie. Il insiste alors sur la persistance historique de la domination dans le présent, qui fait que les habitants actuels de l'Amérique ne sont pas plus heureux que leurs ancêtres indiens. En ne se cantonnant pas dans la singularité de son « moi » individuel, Viscardo va se montrer soucieux de dépasser son cas personnel pour donner à son expérience et à son combat une portée historique. C'est la renonciation sans détours au royaume espagnol qui n'est plus sa patrie, puisqu'il ne garantit pas les droits des nationaux : « L'Amérique est à ses habitants autant que l'Espagne, l'Italie, le Portugal sont



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

aux leurs »²² (*La Lettre aux Espagnols américains*) L'action révolutionnaire de Viscardo, qui tente de rappeler le droit du sol, peut être considérée définitivement comme une réaction de domination insoutenable, même s'il n'a eu que très peu de temps pour juger l'expérience de la vie coloniale, à laquelle vient s'ajouter l'expulsion des Jésuites.

III. Viscardo, un Américain expatrié

La sensation d'être un étranger resta très forte dans la communauté jésuite : c'est le plus souvent un sentiment d'étrangeté au monde qui anima les exilés, un sentiment d'étrangeté et de tristesse. La réalité, c'est avec l'expulsion de la Société de Jésus, qu'elle fit irruption dans la vie de Viscardo. Cette sensation traumatisante de n'être nulle part à sa place, d'être toujours un expatrié. La solitude ne cessa de hanter Juan Pablo tout au long de sa vie sur le Vieux Continent. Pourtant, en dépit de cette déchirure affective qui expliqua une étape d'angoisse, il ne se morfondit guère et pensa à épouser la cause indépendantiste en synthétisant ses deux expériences vitales : « Le fait d'appartenir à une famille importante d'Arequipa où j'ai des biens considérables et le fait d'avoir vécu longtemps en Italie m'offriront une certaine influence sur les esprits de mes compatriotes »²³ (*Lettre du 30 septembre 1781*). L'unique tâche qu'il désira accomplir, celle de conspirateur, il voulut la remplir malgré l'adversité.

Rien ne put remplacer le travail personnel assidu et souvent solitaire. Une recherche intellectuelle active marqua son engagement pour son pays : « je peux me vanter d'avoir des connaissances non indifférentes sur l'Amérique méridionale, acquises par la lecture de bons livres »²⁴ (*Lettre du 30 septembre 1781*). Grâce à l'errance insupportable mais aussi fructueuse pour son projet émancipateur, le jésuite, qui réunit expériences et connaissances, se fait ainsi l'écho des angoisses de son temps et de celles de ses compatriotes. L'écriture viscardienne devient une opération vitale et désaliénante.

Parler de l'exil traumatique de Viscardo, c'est donc parler de son œuvre et de son défi révolutionnaire. Partant de l'angoisse, il a vu se déployer une dialectique de sentiments

²² M. E. S., p. 343.

²³ Viscardo y Guzmán, Juan Pablo, *Obra Completa de Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, Junio de 1998, p. 16. Nous abrègerons O. C. C'est nous qui traduisons ici.

²⁴ O. C., p. 16.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

quotidiens pouvant déboucher sur la tristesse et sur la joie, c'est-à-dire sur l'expérience inverse du sentiment originaire dont il était parti. Le contentement, dû à l'avancée de ses desseins émancipateurs, représente l'une de ces expressions de joie illusoires. A partir d'elle, c'est surtout le bonheur que Viscardo va chercher : « Le bonheur universel, source intarissable des félicités individuelles et nationales »²⁵ (*La Paix*, 1797) écrit-il. Ce que l'ex-jésuite poursuit en vain, c'est un concept imaginaire et chimérique, tendant à faire croire que les diverses aspirations de l'Amérique peuvent se réaliser, être comblées en totale harmonie. Une telle recherche reflète en réalité une autre dialectique, entre le rêve d'une action révolutionnaire et le rêve d'un repos. Juan Pablo Viscardo veut se mettre en mouvement. Tel Icare, il désire se rendre à Londres pour obtenir une aide militaire et financière : « Si la pauvreté de mon état ne me retenait pas, je volerais vers l'Angleterre »²⁶ (*Lettre du 30 septembre 1781*).

Doué d'un regard dont l'acuité n'a pas à être démontrée, c'est en spectateur séparé du monde que l'ex-jésuite assiste au spectacle de ses beautés ou à la représentation de sa triste absurdité. Exilé dans un monde à la fois inconnu et synonyme de liberté, Viscardo mène une vie qui ne serait qu'un tragique échec sans l'écriture émancipatrice. Il se lance alors à corps perdu dans une activité révolutionnaire qui doit forcer l'admiration et l'étonnement des autres. Sa conscience d'émancipateur ou sa voix de révolutionnaire en donna probablement une à ceux qui n'en avaient pas, dans un cadre de travail qui permit au « *je* » de se légitimer et d'être reconnu dans sa communauté.

Et pour que communauté existe, il faut que le concept auquel elle renvoie soit reconnu pour tous dans une mémoire collective. Cette mémoire à laquelle on se réfère apparaît souvent comme le lien fédérateur de l'identité. Comme le souligne le sociologue Maurice Halbwachs dans *Les cadres sociaux de la mémoire*²⁷, « il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule hors d'un cadre spatial ». Dans le cas présent, la référence au cadre territorial américain des jésuites continentaux est celle héritée de 1767.

²⁵ M. E. S., p. 288.

²⁶ O. C., p. 16. C'est nous qui traduisons.

²⁷ Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 177.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

L'événement-traumatisme de 1767 fut présent dans les mémoires des Jésuites qui devinrent des « bâtards » illégitimes de leur propre histoire, celle qu'ils furent obligés d'oublier pour continuer à vivre, ainsi que des hommes juridiquement apatrides et citoyens de nulle part ou citoyens du monde. D'un monde sans limites ni frontières sauf celles de leur pays d'origine où ils ne pouvaient retourner. C'est-à-dire un pays sans nom ni personne : un « no man's land » évoqué dans l'épreuve.

Mais 1767 ne fut que la première étape d'un long exil. Viscardo rejoignit volontairement la Grande-Bretagne où il vécut une double expérience : celle de l'exil physique, bien sûr, mais aussi celle de la « construction révolutionnaire ». C'est d'ailleurs dans cette partie de son œuvre que Viscardo se montre le plus personnel comme penseur, le mieux en possession de ses multiples talents comme conspirateur hors de pair. Malgré la motivation, surgit l'image d'un enfer qui n'est autre que l'envers du paradis vécu dans l'enfance, celui d'un monde lumineux, végétal, indolent et profond. Londres offrit, en quelque sorte, à l'exilé, le négatif des bontés péruviennes : la solitude, l'absence du végétal, la pluie et la nuit qui favorisa la libération de l'inconscient.

On peut imaginer alors le promeneur solitaire qui y déambulait le long des allées, longeant la superficie de choses qui ne cachaient rien et n'invitaient en rien. N'y a-t-il pas là la présence d'une image infernale ? Ce qui se dessine c'est l'image d'un labyrinthe malfaisant. Viscardo, soumis au labyrinthe de l'exil, à Massa Carrara, Florence, ou Londres, vécut bien une situation infernale en ce sens qu'elle fut dépourvue de tous les attributs paisibles du paradis qui apparaît dans la *Paix et le bonheur du siècle prochain* :

« En réfléchissant à la douceur de l'air et l'agrément du climat de plusieurs pays de l'Amérique, où l'on ne sait ce que c'est l'hiver qui vous perce de froid, ni d'été dont la chaleur vous étouffe ; où avec une natte l'on est à l'abri des intempéries quelconques de l'air : où à peine il est nécessaire de changer l'habit dans toute l'année »²⁸

Ce monde inconnu isola le jésuite dans un exil encore plus radical que l'exil originaire, en l'atomisant et en l'enfermant dans un monde éclaté. S'exiler, perdre sa terre, signifie non

²⁸M. E. S., p. 306.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

seulement un sentiment d'absence et de manque, mais une mutilation et un déracinement. Le jésuite perdit sa terre nutritive, il fut spolié, dépossédé de terreau nourricier.

La mélancolie viscardienne transforma parallèlement la douleur de la perte en haine. Le sujet, ne trouvant pas de lien avec l'extérieur, essaya de résoudre le dilemme d'un impossible retour en s'identifiant avec l'Amérique lointaine. Le traumatisme de la rupture et du « dépaysement » eut comme conséquence le figement d'une terre idéalisée, sentiment qui se renforça à l'épreuve de l'exil. Les lettres se transformèrent alors en une intense juxtaposition de noms et d'adjectifs désignant des lieux, des paysages, destinés à reconstituer ce corps américain. Le souvenir, peu à peu, devint une force capable de recréer par de nombreuses reminiscences historiques sa patrie.

Lorsque surviennent des blessures d'une extrême violence comme l'exil, il se produit pour le sujet exclu de son espace habituel et privé, un mécanisme proche de l'incorporation et de « l'implosion mélancolique ». Ce paradoxe démontre à quel point le sujet délogé est soumis à un destin qui se joue entre la vie et la mort. L'exil, ce lieu clos et sans issue, attire alors vers lui des scènes où se rejoue le passé. Face à cette perte, le sujet exilé et, dépossédé de son identité, peut très probablement laisser sa haine l'emporter. Mais qu'il s'agisse de pénétrer à l'intérieur de cet espace, ou de rester à l'extérieur, il est toujours question d'une frontière impossible à établir entre le côté de la haine et celui de la nostalgie.

Toute la création révolutionnaire de Viscardo a pour point de départ cette épreuve psychotraumatique et la sensation d'une brisure : brisure dans l'unité originelle et prise de conscience d'une distance irrécupérable entre lui et sa terre. Il faut rappeler que si le deuil est un long travail, le déchirement qu'implique toute perte peut se transformer, grâce à un processus, en un espace capable d'accueillir dans sa blessure de nouveaux liens. Ce qui caractérise le conspirateur Viscardo, c'est en grande partie l'intrusion de la vie politique dans sa vie de tous les jours, son influence sur son comportement et sa mentalité, et la recherche de tous les moyens pour faciliter l'émancipation de sa terre. Le travail du jésuite, qui puise partout ses matériaux, consistera jusqu'à sa mort à lire en dressant un bilan des principaux préceptes éclairés, et à défendre avec hargne son peuple contre les préjugés destructeurs des Européens.



BIBLIOGRAPHIE :

A- MANUSCRITS DE VISCARDO (imprimés)

BATLLORI, Miguel, *El Abate Viscardo : Historia y Mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Mapfre, 1992.

SIMMONS, Merle E., *Los escritos de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia Hispanoamericana*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, Instituto de Investigaciones Históricas, 1983.

VISCARDO Y GUZMAN, Juan Pablo, *Obra Completa de Juan Pablo Viscardo y Guzmán (Edición de Homenaje del Congreso de la República y de la Comisión Nacional encargada de los Actos conmemorativos del 250° Aniversario del Nacimiento de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia americana)*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, Junio de 1998.

B- OUVRAGES CITES

Barriga, Víctor M., *Documentos para la historia de Arequipa*, Arequipa, 1982.

De Luna Pizarro, Javier, *Vida y obra del primer precursor de la Independencia peruana e hispano-americana, Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Lima, 1975.

Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

Marzal S. J., « Viscardo y el americanismo del exilio jesuítico », in *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798) – El hombre y su tiempo II*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

Moïse, Bernard, *L'Espagne baisse de puissance en Amérique du Sud, 1730-1806*, Californie, Berkeley, 1919.



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

Morazzini de Pérez Enciso, Gisela, *La intendencia en España y América*, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 1966.

Tovar Acosta, Adalberto, « La Provincia de Castilla y el panorama turístico », Arequipa, *Revista Castilla*, n° 1, 2007

Vargas Ugarte, Rubén, *La Carta a los españoles americanos de Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Lima, Edit. CIMP, 1954.

Weil, Simone, *L'Enracinement*. « *Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain* », Paris, Gallimard, 1968.

Woodrow, Alain, *Les Jésuites, Histoire de pouvoirs*, Paris, Editions Jean-Claude Lattès, 1990.